SYLVIE LE BIHAN

Les Sacrifiés

ROMAN

DENOËL

Les Sacrifiés

DE LA MÊME AUTRICE

Petite Bibliothèque du gourmand (préface de Pierre Gagnaire), Flammarion, coll. « Champs classiques », 2013

L'Autre, Seuil, 2014, et Points, 2015

Là où s'arrête la terre, Seuil, 2015

Qu'il emporte mon secret, Seuil, 2017, et Points, 2018

Amour propre, JC Lattès, 2019, et Le Livre de Poche, 2022

SYLVIE LE BIHAN

Les Sacrifiés

ROMAN

DENOËL

© Éditions Denoël, 2022.

« — Que penser d'une humanité entièrement occupée à se détruire ?
— Il est probable qu'elle ne mérite pas mieux. »

Louis Guilloux, *Le Sang noir*

PROLOGUE

6 FÉVRIER 1939

7 heures du matin, col de Lli

Avant de reprendre le chemin de la montagne, le petit groupe se tourna une dernière fois vers la silhouette du mas de Can Barris, qui s'effaçait sous la pluie glacée. Ils savaient que cette bâtisse leur survivrait, et que les larmes qu'ils avaient versées entre ses épais murs de pierre rejoindraient celles d'autres tragédies, oubliées elles aussi. De la route principale du Perthus, à des kilomètres de là, leur parvenait la rumeur étouffée des sirènes et des bombes lâchées sur les convois de dizaines de milliers de réfugiés. Eux avaient choisi le col enneigé de Lli pour passer la frontière espagnole.

Eux, c'était tout ce qu'il restait du rêve républicain.

Un muletier les guidait sur les sentiers escarpés, pressant de sa baguette les pas d'un âne las et somnolent. Le manteau de neige qui recouvrait les alpages atténuait les quelques bruits qui montaient de la vallée endormie et, tout en conversant à voix basse, le petit groupe guettait chaque son et prenait soin de contourner les villages habités pour ne traverser, en un cortège silencieux, que ceux dont les ruelles étaient désertes et les volets clos.

Ils avaient fui Figueras deux jours plus tôt, d'abord dans un convoi de voitures officielles, puis à pied lorsque l'aviation avait commencé à mitrailler les routes encombrées par l'avancée instinctive d'une marée humaine désorientée. Une foule d'hommes, de femmes et d'enfants haletants comme des naufragés, qui fuyaient vers la France avec pour seule boussole l'horizon aveugle de ce que serait leur vie d'après. Ils abandonnaient leur village, leur maison, leur famille, leurs pauvres outils posés au milieu des champs au repos, les moissons, les gerbiers et le soleil à venir ; ils laissaient leur pays aux autres, pressentant qu'ils n'auraient pas leur place dans ce qu'il deviendrait.

En apercevant au loin les mines de Canta, Manuel Azaña, le chef du groupe et président de la République espagnole déchue, ne put réprimer un frisson en pensant aux trésors du musée du Prado, cachés deux ans plus tôt par son gouvernement dans les boyaux souterrains d'une mine désaffectée puis chargés, le 4 février, dans des camions à destination de la Société des Nations, à Genève.

Pourvu qu'ils ne les arrêtent pas, se dit-il.

« Ils », c'étaient les nationalistes, les hommes de Franco.

Sombre, le regard à l'affût dans l'infinité opaque de ce ciel de neige, Juan fermait la marche. Les histoires des autres ne l'avaient jamais intéressé et, ce matin de février, comme tous les jours depuis qu'Encarnación était entrée dans sa vie, il n'avait qu'une idée en tête : comprendre pourquoi il s'était encore une fois laissé embarquer dans un tel fiasco.

Depuis ses quinze ans, garçon alors timide et maladroit, il lui semblait avoir été aspiré par un tourbillon d'événements furieusement joyeux mais trop souvent cauchemardesques,

sur lesquels il n'avait pas eu la moindre prise. Bien sûr, aujourd'hui il était capable de maîtriser ses émotions, de partager ses joies, de cacher ses fureurs et même ses pleurs ; évidemment, il était devenu un homme aux épaules solides, mais là, au beau milieu de la forêt de pins qui tapissait le flanc des Pyrénées, il était à nouveau le petit gitan, le *peón* qui avait toujours suivi les autres sans un mot. Si Encarnación l'avait écouté, ils n'auraient pas fait halte à Figueras, ils seraient partis de Barcelone en janvier et auraient filé vers la frontière française, puis vers Paris et son appartement sous les toits, qui n'attendait qu'elle.

Pourtant, quelques jours plus tôt, le 1er février 1939, alors que l'étau se resserrait autour de Barcelone, quand Encarnación lui avait dit « Viens avec nous », il l'avait suivie, fidèle à la promesse faite à Ignacio, à Federico et à tous ceux qui l'avaient aimée de la protéger.

Ce matin du 6 février, sur le sol gelé des chemins de montagne, Encarnación glissait à chaque pas. Juan ne la quittait pas des yeux, prêt à la retenir. Mais, de son regard noir et fier, cette femme qui avait porté tant de morts refusait toute aide alors même que de ses godillots troués ressortait la crête tachée de sang de ses socquettes blanches.

La veille au soir, dans la salle principale du mas de Can Barris, à la lueur des flammes qui projetaient derrière les hommes fatigués leur ombre dansante sur les murs, ils avaient tous assisté à la dernière réunion officielle de la République espagnole. Et, lorsque les paroles avaient fait place au silence, Encarnación s'était levée lentement pour entamer un *cante jondo a palo seco*, un chant andalou profond, primitif et

aux consonances arabes, sans autre accompagnement que quelques battements de paumes sèches. Les pieds nus plantés sur le sol de pierre, elle s'était mise à danser et, de ses doigts dépliés, tordus comme des flammes, avaient fleuri des formes oniriques. Son corps, traversé par la foule de sentiments que la poignée de femmes et d'hommes rassemblés autour de l'âtre retenaient au plus profond d'eux, avait exprimé tour à tour la solitude, la nostalgie des marais du Guadalquivir et de leurs ciels écrasants de beauté, la tristesse, le doute, et surtout la colère sourde, en creux, qui s'était échappée de ses pieds en martelant le sol. De sa bouche s'étaient mis à couler la sueur et le sang mêlés, un sanglot de douleur et d'amour remonté de sa gorge sèche. Alors, sur ces visages aux traits tirés, en proie au désarroi, avait soudain glissé l'étincelle de la torche des abîmes, la lueur des entrailles, là où se niche la vraie conscience de l'exil à venir. Puis une sensation de paix, proche du vertige, avait embrasé la pièce. Un envoûtement venu des profondeurs, du temps d'avant le temps, la transe magique d'un moment de grâce ténue comme un équilibre fragile.

Ce moment suspendu, *duende* inexplicable et inexpliqué, semblait loin au lever du jour. La neige recommençait à tomber sur la pente abrupte. Les flocons voltigeaient dans le vent, pour s'écraser ensuite, à l'instant même de leur plus grande beauté, dans la masse déjà tassée qui recouvrait les chemins. Un destin semblable à celui d'Encarnación et de Juan, deux jeunes rêveurs qui d'un pas résigné descendaient vers la vallée pour rejoindre les milliers de réfugiés. Lorsque, avant d'arriver à Maureillas-las-Illas, du côté français, Juan put enfin prendre dans ses bras ce petit brin de femme épuisé,

Encarnación se blottit contre lui et il murmura à son oreille endormie que, désormais, rien ni personne ne pourrait plus les séparer.

PREMIÈRE PARTIE

IGNACIO

Séville, printemps 1925

— Tu te tiens bien droit et tu dis rien sauf si on te pose une question. T'as bien compris, Juan ?

Ils avaient quitté la route principale et s'étaient engagés sur un chemin cahoteux qui traversait les champs déjà grillés par le soleil andalou. Les roues de la carriole grinçaient à chaque pas du robuste bidet qui la tirait, langue pendante, vers une grande hacienda nichée sur une colline de Pino Montano couverte de vignes et d'oliviers. Dans les champs, les affaneurs, ces gagne-deniers venus de Galice ou de la plaine, levaient la tête au passage de l'attelage. De leurs yeux plissés sous les rayons d'un soleil bas s'échappaient la fatigue et l'envie.

Juan ne répondit pas à son père, fasciné par les jeunes filles rieuses qui, sous leur chapeau à large bord, gardaient la tête haute et le regard fier lorsqu'ils les croisaient le long du chemin. Leurs *batas de faena* étaient différentes des robes de travail des paysannes de Grenade. Elles étaient sombres, légères, amples, et sous les quelques volants du bas on entrevoyait des chevilles bien galbées, taillées avec force et énergie ; des chevilles de paysannes, qui ne laissaient pas le garçon indifférent.

Son père, Adolfo Fernandez, paraissait mal à l'aise.

Ce petit homme au visage maigre et aux pommettes saillantes, avec ses yeux enfoncés et mobiles sous d'épais sourcils, était un banderillero à la complexion sèche et décharnée. Avec sa chemise blanche et son gilet de grosse toile sur le dos, il avait la fâcheuse impression d'être déguisé. Depuis qu'ils avaient quitté leur modeste maison de Triana, le quartier gitan de Séville, sa poitrine se soulevait à intervalles réguliers, la sueur roulait sur son front et ses vêtements lui collaient au corps. C'était sa façon à lui de laisser échapper des larmes.

Le matin, à Séville, avant de traverser le pont qui enjambait le Guadalquivir et alors qu'ils avaient entamé la descente de la rue San Jorge, Adolfo avait vu Juan se tourner une dernière fois, la mine triste, vers la pauvre bâtisse blanc et bleu qui leur faisait office de foyer depuis cinq ans. Au balcon, la silhouette de María s'était faite de plus en plus petite, un point noir et un mouchoir orange flottant dans l'air matinal, comme lorsqu'à la corrida on réclame l'*indulto*, la grâce du taureau. En mère digne, María n'avait pas pleuré au départ de Juan, son fils cadet, mais il savait que son visage serait ravagé par les larmes dès que la carriole aurait tourné sur les quais. Elle aurait aimé qu'on épargne son petit dernier, son cuisinier qui passait tant de temps à ses côtés, mais en ces années de famine la raison l'avait emporté ; ce serait une bouche de moins à nourrir. Pourtant, tous avaient conscience que le sourire de Juan, son regard si doux et son courage manqueraient à la famille…

— Tu as entendu ce que je t'ai dit, Juan ? répéta Adolfo en se frottant les yeux pour balayer ses idées sombres.

Le jeune garçon, qui s'était tenu immobile et silencieux durant tout le voyage, déglutit et hocha la tête en signe d'assentiment. Le menton posé sur le maigre baluchon qui contenait ses précieux couteaux de cuisine, il inspectait ses ongles rongés mais propres en pensant à ce qui l'attendait. À quinze ans, il en paraissait douze, mais dépassait tout de même son père de deux têtes. Son corps fin et robuste, tanné par le soleil et le froid, était paré de son plus bel habit : un costume sombre et élimé qui avait déjà servi pour plusieurs grandes occasions et qu'il avait hérité de Miguel, son frère aîné, parti chercher fortune en Californie l'hiver précédent. Malgré sa mine renfrognée, Juan s'était fait beau : tout gitan qui se respecte soigne sa tenue, surtout pour se rendre chez un maestro.

À l'entrée de l'hacienda se tenait un grand Andalou sec comme une figue et rasé de près, la joue droite coupée en deux par une blessure mal cicatrisée. Ses yeux noirs étaient ombragés par d'épais sourcils. Il fit un signe amical à Adolfo lorsque la carriole s'arrêta devant les lourdes portes de bois constellées de clous rouillés.

Sautant sur le sol de terre battue, père et fils laissèrent le conducteur repartir vers la ville en faisant claquer la mèche de son fouet dans un essaim de mouches attirées par la sueur de la mule. Les deux gitans époussetèrent leurs habits avec des gestes vigoureux, tout en observant le paysage. Le soleil tapait sur les murs de chaux blanche, des tuiles arrondies et déteintes recouvraient les toits brûlants et le silence était aussi lourd que l'air. Seule une fontaine de pierres sèches laissait échapper un bruissement d'ailes d'oiseaux.

— Juan, je te présente Manuel, mon ami, qui était avec moi dans la cuadrilla de Joselito, dit Adolfo sur un ton empreint de tristesse et de nostalgie.

Manuel fit un signe de croix et prit Adolfo dans ses bras, puis passa affectueusement la main dans les cheveux de Juan.

— Viens, mon garçon, on va entrer par les cuisines, comme ça ton père et toi pourrez vous désaltérer avant de rejoindre la señora dans le patio.

Manuel entraîna Juan et Adolfo vers l'arrière de la maison. La chaleur accablante disparut à la porte de la cuisine, et un silence retentissant se fit entendre à leur arrivée : dans la pièce sombre et fraîche, les quatre femmes en robe noire qui épluchaient des légumes sur une longue table en bois venaient de stopper net leur conversation. Elles levèrent la tête vers les trois hommes, les jaugèrent d'un coup d'œil sévère, puis se remirent à parler comme s'ils n'existaient pas.

Juan balaya la cuisine d'un regard curieux : il était enfin dans son élément. Une collection de casseroles au cul de cuivre brillait au-dessus de deux gros fourneaux dont les portes de faïence bleu et blanc semblaient avoir été astiquées récemment. De nombreux bocaux de verre emplis d'épices multicolores étaient rangés le long de la fenêtre principale, autour de laquelle pendaient des bouquets d'herbes sèches. La plus âgée des femmes cessa de travailler et, de son couteau à la lame affûtée calé entre le pouce et l'index, elle désigna Juan. Perdu dans ses pensées, l'adolescent était resté debout au milieu de la pièce alors que son père et Manuel avaient pris place à table devant un pichet d'eau pour se lancer dans un torrent de considérations techniques au sujet des

dernières blessures du maestro. La vieille femme les interrompit d'un claquement sec de la langue.

— C'est lui, le nouveau ?

La balafre de Manuel se tendit et son regard devint dur.

— Ça suffit, Dolorès, lui lança-t-il avec froideur. Cette fois, tu vas pas nous faire d'histoires. Le petit, c'est un Ortega !

À l'évocation de ce nom, les quatre femmes baissèrent les yeux humblement et le silence se fit à nouveau. Juan n'avait pas bougé, mais son torse s'était bombé dans son costume trop serré à l'évocation de ce patronyme, célèbre dans toute l'Espagne.

Sa famille vivait alors sur les terres de la finca Zahariche, dans la commune de Campana, près de Séville. Au sein de cette *ganadería* qui élevait les Miura, ces taureaux de combat si redoutés pour leur fougue, leur esprit combatif et leur bravoure, l'enfance de Juan avait été rythmée par l'angoisse des départs et la joie des retours de corrida de son père, poseur de banderilles.

À la fin de la saison taurine, le visage fermé d'Adolfo s'imprégnait des images des combats : coups de corne évités ou qui avaient transpercé l'habit et la peau, oreilles et queues coupées après l'estocade. Il gardait en lui la peur et la joie des ferias, et ni Juan ni ses frères n'osaient poser de questions sur les cicatrices qui zébraient son corps de gitan.

Ayant grandi parmi les bêtes, les vieux vachers, les valets d'étable et les maîtres bouviers, Juan aimait ces animaux sauvages élevés pour combattre. Il les voyait naître et croître, et retenait souvent ses larmes au cours des sélections de taurillons, lorsque le jeune taureau était en âge d'être éprouvé. Secrètement, au cours de ces *tientas*, il priait pour qu'ils ne grandissent jamais, alors même que tous avaient été mis au monde dans le seul but de mourir à l'abattoir ou dans l'arène.

Sous le soleil couchant, Juan suivait les chemins longeant les pâturages afin d'apercevoir au loin ces créatures hautes sur pattes et d'un noir de jais qui hantaient les nuits du plus fier des toreros.

Antonio et José Miura, les fils de Juan Miura, créateur de la race, étaient des éleveurs passionnés et des propriétaires respectueux de leurs employés. Pourtant, gare à qui s'aventurait à pied dans les prés et risquait de répandre sous les naseaux des taureaux l'odeur de la peur humaine propre à mettre les bêtes dans les dispositions du combat. Si les sanctions étaient lourdes, cela n'empêchait en rien certains gamins en guenilles de venir des villages voisins les nuits de pleine lune. Entre les meules de foin, leur silhouette furtive échappait aux gardiens, et ils sautaient les barrières la peur au ventre, rampant ensuite vers un animal isolé afin de prouver leur bravoure. Le morceau d'étoffe qu'ils agitaient devant lui leur donnait alors l'illusion d'être ovationnés par une foule en délire massée sur les gradins d'une arène. La plupart détalaient au moindre mouvement du taureau, mais d'autres, plus téméraires, s'accrochaient à leur bout de tissu, les mains moites et l'angoisse nichée au fond de la gorge, et bombaient le torse, en équilibre sur la pointe de leurs pieds nus. Tremblants mais défiants, ils attendaient la charge de l'animal aux énormes cornes luisantes pour tenter quelques passes d'une *faena* imaginaire.

Ces pauvres diables à la chair de chien, ces héros de la faim et de la peur rentraient à l'aube, par les ruelles poussiéreuses, auréolés de leur petite gloire. Nombre de ces apprentis toreros perdraient la vie sur quelque place de bourg en fête ou piste de fortune érigée entre chars et palissades avec, juste

avant le silence ultime, les cris et les rires frénétiques d'une foule de paysans endimanchés. En ces temps d'extrême pauvreté, les héros de ces gamins étaient des hommes de rien venus comme eux de villages miséreux. Ils se pressaient le long d'églises blanches édifiées sur un sol sec et, grâce à leur courage, à leur folie sûrement, ils parvenaient à se hisser au sommet pour échapper à leur condition sociale, faisant alors rêver tout le pays. Assistés de leurs valets d'épée, ces hommes enfilaient des bas roses sur des collants blancs, revêtaient des chemises brodées avant de se glisser dans des pantalons étriqués. Fantasmes de virilité, ces toreros se chaussaient de ballerines plates à la semelle glissante. Ils épinglaient sous leur gilet des breloques à l'effigie de la Vierge, se nouaient autour de la taille des foulards assortis à leur cravate, puis endossaient leur habit de lumière, une raide et lourde carapace constellée de paillettes d'or. Enfin, ils rassemblaient en une *coleta* leurs cheveux gominés, qu'ils surmontaient d'une *montera*. Ils s'appelaient Joselito, Juan Belmonte, Chicuelo, Varelito ou Ignacio Sánchez Mejías. Ils faisaient la fierté de l'Andalousie et de l'Espagne.

Tandis que ses camarades rêvaient de porter cet habit de lumière ou au moins celui de *peón*, Juan avait pour seule ambition celle que lui avait transmise sa mère : devenir cuisinier. Et le drame qui avait frappé la famille Ortega cinq ans plus tôt l'avait conforté dans son choix.

Le 16 mai 1920, à 6 heures de l'après-midi, l'infirmerie de l'arène de Talavera de la Reina avait accueilli sur une civière le corps sans vie d'un jeune homme. Sa pâleur contrastait avec les couleurs chatoyantes de son habit maculé de sang.

José Gómez Ortega, Joselito pour les aficionados, l'ange sévillan, un gitan plus léger que l'air et grand maître de la *lidia*, avait apporté aux corridas finesse et grâce, sobriété et raffinement. Ce torero mélancolique né sous le signe du Taureau venait de perdre la vie à vingt-cinq ans sous les cornes de Bailador, un danseur lui aussi. Et, pourtant, l'Espagne avait clamé d'une seule voix qu'aucun taureau ne pourrait jamais battre Joselito. Alors, aux sanglots des hommes de la cuadrilla s'étaient mêlés ceux du père de Juan : Adolfo venait de perdre son maestro après avoir assisté à tant de *salidas a hombros*, sorties en triomphe devant la foule en délire. Ayant partagé maintes fois la fierté et la joie de Joselito juché sur ses épaules, il avait suivi ce jour-là la toute dernière sortie de son torero par la petite porte de l'infirmerie.

Quelques jours après l'enterrement à Séville de son célèbre cousin, et alors que tout le pays et le *mundillo* fermé de la tauromachie étaient encore sous le choc, en habit de deuil mais le regard sec, María Ortega avait pris Juan par les épaules.

— Mon fils, lui avait-elle dit d'une voix tremblante de fierté, ne montre jamais que tu as peur. Être un Ortega, c'est porter dans son sang le courage et la mort.

En ce matin d'avril 1925, ses paroles résonnaient encore dans l'esprit de Juan. Debout dans la cuisine de l'hacienda, il ferma les yeux un instant pour retrouver le visage de sa mère, sur lequel les jours de larmes avaient laissé leurs traces, des lits de rivières à sec qui sillonnaient sa peau d'olive noire. Un frisson lui parcourut l'échine. Sans elle, loin de cet amour fusionnel, que seraient désormais ses journées ? C'était elle qui l'avait poussé à partir ; pour son dernier fils, elle rêvait d'un destin en cuisine, loin des arènes et de la mort. María était sa toise, la femme toute-puissante, son soleil. Elle était tout à la fois les interdits, les corvées, les valeurs et l'amour absolu, toujours sévère mais juste. Il l'admirait.

Juan reprit ses esprits et retint ses larmes face à l'abîme de cette absence, un éloignement nécessaire mais douloureux. Depuis son départ de Séville, il se sentait comme ces plants de tomates arrivés au bout de la tige qui les guidait. Aurait-il assez de force pour monter encore ? Machinalement, il glissa la main dans la poche de son veston, où sa mère avait enfoui une branche de romarin, le porte-bonheur des gitans. Il en huma le parfum de garrigue, et le courage lui revint. Il ferait tout pour la satisfaire ; elle serait aussi fière de lui que le jour

où, à cinq ans, il avait trouvé dans les marais de Lebrija son premier *cabrilla*, l'escargot à rayures qu'elle aimait cuisiner à la cardamome et à la menthe sauvage. Il reverrait ce sourire, ce regard pur qui sans un mot avait exprimé tout l'amour d'une mère pour son fils. Oui, il s'efforcerait de ne jamais la décevoir ; il l'aimait plus que tout mais savait que, déçue ou trahie, elle serait capable de le renier.

— *¡Vámonos, Juanito!* La señora nous attend dans le patio, on ne doit pas la faire patienter davantage ! Passe-toi de l'eau sur le visage et mets un peu d'ordre dans tes cheveux.

La remarque brusque d'Adolfo brisa le silence de la pièce et mit fin aux divagations de chacun.

Après avoir maîtrisé d'un coup de peigne sa tignasse graissée depuis le matin, Juan suivit son père et Manuel dans l'étroit couloir menant au cœur de la maison. Ils passèrent devant plusieurs portes fermées, dont l'une deviendrait celle de la chambre du garçon, puis traversèrent un hall d'entrée carrelé d'azulejos d'où partait un escalier de pierres blanches orné d'une rampe de fer forgé. Il desservait sans doute l'étage familial.

Lola Gómez Ortega i Mejías était une jeune femme triste. Sans arriver à percer à jour ses failles, Juan se prit immédiatement d'affection pour cette figure d'épouse et de mère. À l'ombre des bougainvilliers, elle était assise dans un fauteuil en osier, entourée de livres ouverts et perdue dans ses pensées. Elle portait une robe coupée dans une étoffe soyeuse, une tenue de ville laissant voir la peau laiteuse de ses bras charnus. Si l'on pensait aux champs secs, au sol noir et aux sentiers poussiéreux du domaine agricole qui cernaient l'hacienda, elle paraissait trop habillée. Mais, plus que tout, Juan

fut frappé par le visage de Lola, qui ressemblait trait pour trait à celui de son frère, Joselito.

Lola leva les yeux et son regard s'illumina d'une joie sincère lorsqu'elle vit approcher les trois hommes.

Manuel et Adolfo la saluèrent le bras sur la poitrine comme pour retenir une cape, les jambes serrées et le torse incliné vers l'avant ; c'était là le salut respectueux des hommes de cuadrilla, de véritables *peones*. Dans leur ombre, Juan s'efforça de les imiter.

— Adolfo, quel plaisir de te voir... Comment va ma cousine María ? Et ton fils, l'Américain, il vous donne des nouvelles ?

Le timbre de sa voix était chaud et doux, et Juan se dit qu'il n'avait jamais vu de mains si soignées, de doigts si fins et si longs, si épargnés par les travaux ménagers et champêtres. Cette femme exhalait l'élégance d'une vie oisive. Elle regarda le garçon et ses joues rosirent.

— C'est donc toi, Juan, le petit génie de la cuisine ? demanda-t-elle. Mon mari ne parle plus que de tes *croquetas de jamón* !

Le jeune homme baissait les yeux, par respect mais aussi pour cacher la teinte rouge qu'avait prise son visage.

Il se rappelait très bien sa première rencontre avec Ignacio, le mari de Lola, au début de l'année. Juan officiait alors déjà depuis trois ans dans les cuisines du Rinconcillo, le plus fameux restaurant de Séville.

Ignacio Sánchez Mejías, le maestro connu pour son mépris du danger, son goût immodéré du risque et son obstination, faisait alors l'unanimité dans le *mundillo*. Pourtant les chroniqueurs, les agents, aristocrates et éleveurs, tout ce petit monde taurin traditionnellement divisé s'accordait à dire qu'il lui manquait l'essentiel : la grâce de Joselito, son parrain d'alternative. Le public, lui, n'avait que faire des critiques de ces experts. Il accourait à chacune de ses corridas pour le voir combattre les bêtes, tant avec la hantise qu'avec le désir secret de voir les cornes déchirer ses chemises et son sang couler sur le sable, se mêlant à celui du taureau. Pour les aficionados, il y avait aussi une part de nostalgie : Ignacio incarnait le souvenir des derniers instants de Joselito, dont il avait épousé la sœur. Cinq ans plus tôt, c'était aussi lui qui avait été immortalisé sur un cliché noir et blanc paru le lendemain dans la presse espagnole. On le voyait penché sur la dépouille de son beau-frère, dans l'infirmerie de fortune. Il avait également ramené son corps à Séville, et porté son cercueil jusqu'au cimetière de San Fernando.

En cette belle journée de janvier 1925, la petite salle du Rinconcillo était pleine à craquer. L'hiver, saison morte

pour la tauromachie, l'ennui s'emparait des aficionados en manque de sensations. Ils se retrouvaient donc dans les bodegas autour d'une bouteille de xérès ; l'occasion de commenter la saison passée et de parier sur celle à venir. Cette année-là ne faisait pas exception. Dans la salle du célèbre restaurant sévillan plongée dans un nuage de fumée de *cigarros*, les bons mots fusaient sous les éclats de rire et les airs entendus, maestros et éleveurs étant passés au crible des langues toujours plus déliées à mesure que les verres se vidaient.

L'ambiance s'était encore égayée à l'arrivée du maestro. Ignacio était un bel homme, raffiné et soucieux de son élégance. Toujours tiré à quatre épingles, il avait un regard profond et triste et fière allure, même si ses cheveux lissés vers l'arrière révélaient des tempes dégarnies et des oreilles décollées. Il était apprécié des femmes, surtout de celles qui pour les ferias se coiffaient de leurs plus belles mantilles, et il le leur rendait bien. Ignacio avait ôté son feutre et salué les convives avec un sourire franc ainsi qu'un regard appuyé pour chaque femme, avant de prendre place avec deux autres hommes vêtus de costumes sombres à une table proche du comptoir.

En cuisine, c'était l'effervescence. Tout le personnel se pressait vers la porte donnant sur la salle pour apercevoir le maestro, tandis que le chef se hâtait de changer de tablier. Juan, lui, était resté concentré sur sa tâche. Bien sûr, il avait entendu parler d'Ignacio, son père faisant partie de sa cuadrilla, et il aurait aimé voir à quoi ressemblait ce *torero bravo*. Mais sa pâte de *croquetas* ne pouvait pas attendre qu'il satisfasse sa curiosité. Lorsque le repas avait pris fin et que les cafés avaient été servis au maestro et à ses compagnons, le

chef de cuisine s'était peigné avec soin et précipité dans la salle, sa bedaine proéminente enveloppée dans un tablier immaculé.

— Un vrai régal ! lui avait dit Ignacio. Et ces *croquetas de jamón*... avait-il ajouté en embrassant le bout de ses doigts.

— C'est la spécialité du petit Juan Ortega, maestro, lui avait répondu le chef avec déférence.

— Juan Ortega ? Le fils de María, la cousine de mon épouse ?

— Oui, il est un peu jeune mais très doué.

Ignacio avait fermé les yeux et s'était tu, nul n'osait interrompre le fil de ses pensées. Puis il s'était levé d'un bond et avait pris le chef par le bras pour l'entraîner vers les cuisines.

— Viens, tu vas me le présenter.

— Restez assis, maestro, je vais le chercher. Les cuisines, ce n'est pas un endroit pour un homme comme vous.

— Un homme comme moi ? Que veux-tu dire par là ?

Ignacio planta son regard mi-amusé mi-défiant dans celui, inquiet, du grand gaillard dont les épaules se tassèrent d'un coup. Le chef balbutia d'un air gêné :

— C'est pas très propre, une cuisine après un service. C'est plein d'odeurs, d'éclaboussures ; les gamelles sont sales et y a de la graisse par terre, des épluchures aussi, vous risquez de glisser...

Ignacio était parti d'un grand éclat de rire.

— Et pourtant tu n'as pas une tache sur ton tablier ! Ce que tu me décris, *hombre*, c'est exactement l'univers d'un torero ! Tu crois quoi ? On vit au milieu des bêtes et de leur *mierda*, nos vêtements sentent leur sueur, ils sont pleins de poussière et de sang. Mais, quand on entre dans l'arène, on fait comme

toi quand tu salues tes clients : on change d'habit ! Allez, présente-moi le petit Ortega !

Les gamins agglutinés derrière la porte s'étaient dispersés telle une volée de moineaux.

— À vos postes ! Le maestro vient en cuisine !

Une raclette en bois à la main, Juan s'efforçait de décoller des plaques du fourneau les restes de pâte cramoisie. Lorsqu'il avait aperçu Ignacio, il s'était redressé machinalement et essuyé les mains sur son tablier. Les autres commis, eux, les yeux écarquillés, s'étaient plaqués comme des mouches contre les murs pour laisser passer le torero.

— Juan ! Viens par ici ! lui avait crié le maestro avec un petit geste de la main.

Le garçon avait alors quinze ans. Il s'était avancé timidement vers Ignacio, qui l'avait pris affectueusement dans ses bras. Gêné de le dépasser d'une tête, Juan s'était courbé pour poser son front contre l'épaule du maestro. Ignacio avait resserré son étreinte et murmuré à l'oreille du jeune cuisinier :

— Je vais m'occuper de toi, Juanito.

— Juan a passé trois ans aux fourneaux du Rinconcillo, expliqua Adolfo. Et il fait aussi bien le *pollo a la granadina* que le *rabo de toro*. En matière de desserts, ses *yemas* sont l'une des causes de mon embonpoint !

Lola laissa s'échapper un rire cristallin.

— Attention, El Almendro, il faut être léger pour poser les banderilles ! lui dit-elle.

À l'évocation de son nom de banderillero, Adolfo se rembrunit, et l'air matinal se fit soudain plus lourd. Il ferma les yeux et se laissa transporter vers les derniers instants de Joselito, son premier maestro, étendu sur son lit de mort. Puis il pensa au mari de Lola, Ignacio, ce torero blessé à son tour et pour lequel il avait repris du métier. Le sentant sur le point de pleurer, Juan décida d'intervenir.

— Mon père ne sait pas s'arrêter. Si ma mère m'envoie chez vous et le maestro, c'est sûrement pour qu'il ne grossisse pas davantage.

— Le maestro revient aujourd'hui, intervint à son tour Manuel, gêné par le trouble d'Adolfo. Il goûtera un de tes plats ce soir, Juan.

Lola leva la tête vers une fenêtre de l'étage donnant sur le patio. Au-dessous d'un haut peigne andalou, son profil laissait voir une nuque blanche, barrée de mèches de cheveux d'un noir de jais.

— Oui, il était à Madrid, le pauvre, pour soigner ses blessures...

À la façon dont ses épaules frémirent, Juan sentit que la compassion de Lola pour son mari n'était pas sincère. Sa voix sonnait faux ; il y avait derrière ces mots un sens caché que seul Juan sembla ne pas savoir interpréter. Face au regard fuyant de Manuel et de son père, il éprouva un vague malaise et eut envie d'ajouter quelque chose mais, d'un mouvement de tête, Adolfo lui intima de se taire.

Au même instant, José Ignacio et María Teresa, les deux jeunes enfants de Lola, déboulèrent essoufflés dans le patio.

— Papa est arrivé ! Il est dans sa nouvelle automobile !

Lola se leva brusquement, les yeux étincelants, remit de l'ordre dans les plis de sa robe puis prit ses enfants par la main et sans un mot se précipita avec eux vers le perron. Manuel et Adolfo lui emboîtèrent prestement le pas, laissant Juan dubitatif quant à ce qu'il convenait de faire. Il se retrouva dans la cour. Une poignée joyeuse et bruyante d'employés de maison et de *vaqueros* aux bottes crottées étaient accourus à l'arrivée du maestro. Sur la pointe des pieds, Juan chercha Lola du regard. Demeurée en retrait, les mains nouées sur le devant de sa robe, elle semblait troublée mais son sourire était sincère.

De l'Hispano-Suiza, Juan ne distingua que le radiateur en forme de cigogne : il étincelait sous le soleil. Le reste de la voiture était couvert de la poussière du voyage. Le chauffeur

descendit le premier, se fraya un chemin dans l'attroupement, retira sa casquette, épousseta le marchepied à l'aide d'un chiffon beige qu'il rangea aussitôt dans sa poche, puis ouvrit la porte arrière. C'est alors qu'apparut celui que tout le monde attendait. Le bras en écharpe et le sourire franc, le torero Ignacio Sánchez Mejías était enfin de retour. Juan resta immobile, fasciné par l'aura naturelle de cet homme d'une élégance sobre. Rien de maniéré, rien d'affecté chez lui. Avec une simplicité déconcertante pour une personnalité si adulée, il prit le temps de saluer chacun et chacune avant de se diriger vers sa femme, tendant son bras valide pour mieux embrasser ses enfants, qui accouraient vers lui.

Chacun fait au moins une fois dans sa vie une rencontre qui bouleverse un équilibre atteint à force de rires et de pleurs et qui révèle des sentiments jusqu'alors inéprouvés, provoquant la surprise et la peur face à l'inconnu qu'on devient soudain. Chaque vie tissée de tourments, de peine et de labeur contient une petite étincelle de joie. Pour Juan, ce fut Ignacio. Et surtout, ce fut l'amour que le célèbre torero avait laissé à Madrid et dont il rapportait, sur les pans sombres de sa veste, les traînées d'un bonheur caché.

SYLVIE LE BIHAN

Les Sacrifiés

« Dans les mots que la vieille femme déposa au creux de son oreille, Encarnación perçut le murmure d'un oracle lointain : "Éloigne de toi ceux que tu aimes, car la nuit les engloutira et tu porteras leur corps…" »

À l'âge de quinze ans, alors que la famine sévit dans son Andalousie natale, Juan Ortega quitte sa famille pour devenir le cuisinier d'Ignacio, un célèbre torero. Dans son sillage, à Madrid, New York et Paris, Juan se laisse happer par l'effervescence des années folles. Il croise la route du poète solaire Federico García Lorca et se consume d'amour pour Encarnación, danseuse de flamenco, muse de toute une génération d'artistes et amante d'Ignacio. Mais déjà la guerre gronde et apporte son cortège de tragédies.
Hommage passionné à une Espagne légendaire, *Les Sacrifiés* est un roman d'apprentissage chatoyant qui dépeint la fabrique d'un héros et le prix de la gloire.

Sylvie Le Bihan a écrit quatre romans parus au Seuil et chez Lattès, ainsi que *Petite Bibliothèque du gourmand* publiée chez Flammarion.

Les Sacrifiés
Sylvie Le Bihan

Cette édition électronique du livre
Les Sacrifiés de Sylvie Le Bihan
a été réalisée le 25 mai 2022
par les Éditions Denoël.
Elle repose sur l'édition papier du même ouvrage,
(ISBN : 9782207166277 - Numéro d'édition : 543361)
Code Sodis : U46281 - ISBN : 9782207166307
Numéro d'édition : 543364